

Pascal et la vérité

par le R. P. Jean DANIÉLOU

PASCAL a été dans cette église Sainte-Étienne-du-Mont le paroissien de M. Beurrier. Il y a prié humblement. Il eût été ce soir dans cette foule, non pour s'entendre louer, mais pour adorer Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie. Il n'eût pas supporté d'être l'objet de quelque liturgie des grands hommes, comme il s'en célèbre dans les panthéons. C'est donc lui être fidèle que de s'attacher moins à ce que son génie a eu de grand qu'à ce que sa parole a dit de vrai. C'est cette parole que je voudrais faire entendre. Cette parole est toujours actuelle. Elle résonne encore aujourd'hui à nos oreilles. Elle continue de fournir à nos intelligences quelques-unes de leurs références essentielles.

En ce temps où les détracteurs de l'intelligence et de son aptitude à connaître la vérité se sont si souvent autorisés de Pascal, il importe d'abord de rappeler que Pascal a cru à la valeur de l'intelligence. Il a été capable de pratiquer les démarches les plus diverses de la pensée et de marquer ainsi à la fois leur valeur et leurs limites. Il a été *géomètre*. Et il a affirmé la valeur des axiomes indémonstrables

Discours à Saint-Étienne-du-Mont, Paris, 25 mai 1962.

sur lesquels reposent la géométrie et la légitimité des raisonnements qui s'appuient sur ces axiomes. Il y a donc une vérité de la géométrie. Mais il y a des bornes à cette vérité. Ce sont les sots qui méprisent la géométrie et ce sont les sots qui l'exaltent. Il faut la pratiquer sans la majorer. Et c'est cela qui est le plus difficile.

Par ailleurs, Pascal sait qu'à côté des raisonnements rigoureux, il y a les certitudes délicates. Il y a ce qui fait que, tout compte fait, les esprits sont justes ou sont faux. Il y a ce discernement qui fait le goût dans l'œuvre d'art, qui fait le tact dans la conversation. Il y a ce qui fait le ridicule de l'homme qui fait de l'esprit comme celui de l'homme sans esprit. Tout est ici question de mesure. Le seuil est facile à passer, où l'on va du pas assez au trop. L'esprit touche rarement tout à fait juste. « La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. »

Nul en outre n'est plus attentif que Pascal à ce que des points de vue opposés peuvent présenter de valable. Nul n'est plus en défiance à l'égard des simplifications. « Chaque chose est vraie en partie et fausse en partie. » Il faut donc voir les divers aspects. « Quand on veut apprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là » (9).

Pascal ici inaugure une méthode de pensée. Il ne s'agit ni de scepticisme ni de dogmatisme, mais de *dialectique*, de vérités opposées qui s'appellent l'une l'autre. Chacune isolée serait fausse. Mais seulement en tant qu'elle est l'exagération d'une vérité : « L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien que la médiocrité n'est bon... C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu. » Ici encore l'exigence de Pascal est celle de la totalité. Il se refuse à se laisser enfermer. Il sait qu'une vérité, dès qu'on l'isole devient erreur, précisément parce qu'elle ne tient pas compte de son contraire. « Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhonistes, des stoïques, des athées. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi » (394).

Et sans doute a-t-il posé un des principes fondamentaux de la méthode de bien penser, dans son fragment sur *l'infini de grandeur* et *l'infini de petitesse*. Le principe se vérifie dans l'ordre des sciences physiques. Mais il va beaucoup plus loin. Il avait déjà été appliqué au domaine théologique par le mystérieux Denys l'Aréopagite. Celui-ci rappelait que s'il convient de dire que Dieu est grand,

il convient aussi de lui attribuer la petitesse, puisqu'il pénètre jusqu'au lieu où l'âme se divise du corps. Ainsi tendons-nous toujours à enfermer Dieu dans une catégorie, alors qu'il est au-dessus de toute catégorie et qu'il contient en lui éminemment tout ce qui se manifeste dans la réalité.

Ainsi Pascal affirme-t-il que l'esprit humain peut dégager certaines certitudes. Sa recherche n'est pas inutile. Mais il est vrai aussi que ces acquisitions gardent toujours quelque *résidu d'incertitudes*. Il est impossible de les nier, mais il l'est aussi de les pleinement affirmer. C'est le domaine des certitudes incertaines : « Cela suffit pour embrouiller au moins la matière, non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses, mais cela la ternit, qui consiste en cette ambiguïté ambiguë et dans une certaine obscurité douteuse, dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres. »

Plus encore il est clair aussi que *quelque chose se dérobe* à la raison et qui est précisément le *plus important*. L'homme reste à lui-même un mystère dans ce qu'il lui importe le plus de savoir, c'est-à-dire la signification même de son existence. De cela ce qu'il tire de lui-même ne peut lui donner raison. La géométrie ne l'atteint pas : « Quand un homme serait persuadé que les propositions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne me trouverais pas beaucoup avancé pour mon salut » (556). Même si la raison peut atteindre — et elle peut atteindre — une certaine connaissance, cette connaissance ne pénètre pas jusqu'à l'essentiel. Ce qui serait inacceptable c'est de ne pas se préoccuper de cet essentiel, c'est là que Pascal rencontre l'*athéisme*.

Peut-être ce qui fait que son œuvre nous touche de si près, c'est qu'elle est engagée dans un dialogue qui est plus que jamais le nôtre. C'est la rencontre de l'athéisme qui l'amène à démasquer le danger des justifications faciles : « Dire qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent et qu'ils y verront Dieu comme à découvert et leur donner pour toute preuve de ce grand et important sujet le cours de la lune et des planètes, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien

faibles; et je crois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris » (62). Pascal ne dira donc *pas* qu'il est facile de croire : « Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui cherchent sincèrement dans ce doute » (194).

Mais ce cas n'est pas le plus fréquent. Et Pascal dénonce les *faiblesses de l'athéisme*. Il faudrait d'abord, pour rejeter la religion, l'avoir du moins étudiée sérieusement : « Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent » (194). Trancher, dans une question aussi essentielle, sans avoir étudié sérieusement le dossier est une légèreté d'esprit : « Cette négligence m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi » (194). Plus insupportable encore lui apparaît qu'on en fasse vanité. Car l'insensibilité aux problèmes essentiels est pour lui faiblesse d'esprit. Au moins conviendrait-il de souffrir et d'avoir honte d'avoir si peu de lumière. « Rien n'est plus lâche — c'est-à-dire en langue du temps, ne marque plus de faiblesse d'esprit — que de faire le brave contre Dieu...; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens » (195).

Car l'honnête homme doit du moins reconnaître que l'homme est à lui-même un mystère, que le fond de son être est inaccessible à ses investigations, que quand on a tout expliqué il reste ce qu'un philosophe a appelé le « je ne sais quoi » et le « presque rien », mais qui précisément est tout. C'est là où le pyrrhonien a raison contre le dogmatique. Or, cette signification dernière de sa nature, l'homme ne peut la tenir que d'une révélation, car elle relève d'un *ordre qui comme tel lui est inaccessible* : « Qu'on accorde donc aux pyrrhoniens ce qu'ils ont tant crié, que la vérité n'est pas à notre portée, ni de notre gibier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle est domestique du ciel, qu'elle loge dans le sein de Dieu et que l'on ne peut la connaître qu'à mesure qu'il lui plaît de la révéler. Apprenons donc de la Vérité incréée et incarnée notre véritable nature. »

Il faut donc que cette vérité devant laquelle nous sommes sans prises, car c'est son essence que d'être incompréhensible, *vienne vers nous* pour que nous puissions la connaître. C'est ainsi en Jésus-Christ que le mystère de l'homme, ce fond dernier, cet abîme, qu'il devait reconnaître qu'il était et qui se dérobaît, se dévoile : « Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ nous ne savons ni ce qu'est notre vie, ni que notre

mort, ni que Dieu, ni que nous-même. Ainsi sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien et ne voyons qu'obscurité dans la nature de Dieu et dans la propre nature » (548).

Ce que Jésus-Christ révèle à l'homme c'est sa dimension véritable, ce qu'il est dans le dessein de Dieu. C'est sa *véritable grandeur* et sa véritable misère. En Jésus-Christ d'abord c'est la grandeur de l'homme qui se révèle, c'est-à-dire l'ordre de la charité. Cette grandeur est insensible aux charnels et aux gens d'esprit, c'est-à-dire à ceux qui restent aux zones superficielles des grandeurs d'établissement et des grandeurs de curiosité. « Il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la Sagesse... Mais tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toute leur production ne valent pas le moindre acte de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé » (792).

Cette dimension est la sainteté : « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au-dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention; il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la Sagesse » (696)! C'est en Jésus-Christ que l'homme contemple ce que Dieu veut accomplir dans l'homme, dans la réalité même de l'homme et de la création tout entière. Il n'est dès lors qu'à se soumettre à Jésus-Christ, qu'à suivre Jésus-Christ.

Et en même temps c'est *l'abîme de la misère* de l'homme qui se révèle en Jésus-Christ. Au niveau de son expérience, l'homme précisait bien qu'il y avait en lui plus de grandeur que les grandeurs charnelles et plus de misère que les misères charnelles. Mais il ne saisissait pas plus l'abîme de sa misère que celle de sa grandeur. Toute la Révélation se ramène pour Pascal à deux données : le péché et le salut. Sans le péché originel nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes : « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses formes dans cet abîme : de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. D'où il paraît que Dieu voulant nous rendre la difficulté de notre être intelligible à nous-mêmes, en a caché le nœud si haut, ou pour mieux dire, si bas, que nous étions bien incapables d'y arriver. »

Ceci nous ramène à l'ambiguïté de la vérité. Si celle-ci est si méconnue et si le mensonge est si établi, la raison n'en est pas dans les difficultés de la méthode, mais dans la perversion de l'esprit. Celui-ci est la proie de l'imagination. L'imagination n'est pas ici une faculté de l'âme. Mais c'est le fait pour l'esprit de s'attacher à ce qui est irréel. C'est le monde de l'illusion : « C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les *moindres* choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un *enchantement* incompréhensible » (195). Il ne s'agit pas des erreurs des sens. C'est l'homme moral qui est concerné. Ce sont nos passions, notre intérêt qui nous font donner une importance démesurée aux choses qui n'en ont pas et ne pas donner d'importance à ce qui en a. Là est « l'étrange renversement dans la nature de l'homme » (195). « L'imagination grandit les petits objets jusqu'à remplir notre âme par une estimation fantastique » (84). « Notre intérêt est un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement » (83).

Il y a donc une sorte de subversion radicale de l'intelligence : « Nous sentons une image de la vérité et nous ne possédons que le mensonge » (434). Il faut se rendre compte de cela. La situation même de l'athée est une chose si absurde qu'elle devient preuve de la vérité : « Il est glorieux à la religion d'avoir des ennemis si déraisonnables et leur opposition lui est si peu dangereuse qu'elle sert au contraire à l'établissement de la vérité » (195). Elle atteste en effet qu'il y a quelque chose de *faussé dans l'homme*. Or, c'est précisément ce que dit le christianisme : « J'ai créé l'homme, dit la Sagesse, saint, innocent, parfait; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence... Mais il a voulu se rendre le centre de lui-même... en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur » (430). Il ne s'agit donc plus seulement d'un « enchantement incompréhensible », mais « d'un assoupissement surnaturel qui marque une force toute-puissante de cause » (192).

Nous sommes ici au nœud de la pensée de Pascal. Les uns ont vu en lui un représentant d'un irrationalisme tragique, qui ferait appel au sentiment; les autres voient en lui une méthode rationnelle d'apologétique qui procéderait par démonstration. Mais Pascal se moque de l'un et de l'autre. Il est féroce pour les fidéistes. On connaît le mot célèbre : « La raison nous commande plus

impérieusement qu'un maître. Car lorsqu'on désobéit à un maître on est malheureux, mais quand on désobéit à la raison on n'est qu'un sot. » Mais Pascal se moque aussi des prétentions de la raison : « Humiliez-vous, raison impuissante » (434). C'est qu'en effet l'entreprise de Pascal est non d'opposer tragique et raison, mais de montrer *la condition tragique de la raison*, c'est-à-dire que la raison aussi est engagée dans le drame de la destinée. L'intelligence aussi est aux prises avec les forces du mal. Le contraire de la vérité n'est pas l'erreur, mais le mensonge. Le mensonge est l'œuvre du menteur, l'illusion de l'illusionniste.

En face, Pascal montre la vérité de Jésus-Christ, toute sa *dimension*, en tant qu'il est le centre où tout ce qui précède conduit dont tout ce qui suit découle. Pascal nous conduit à l'Écriture, qui n'a d'autre objet que Jésus-Christ : « Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente et voici ce que je trouve d'*effectif*. Je ne parle pas ici des miracles de Moïse, de Jésus-Christ, et des Apôtres, parce qu'ils ne paraissent pas d'abord convaincants et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de cette religion chrétienne qui sont *indubitables* et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit » (619). Ces caractères indubitables sont d'abord, dans la religion d'Israël, la révélation, la délivrance, la présence, l'alliance, c'est-à-dire des réalités effectives, non des opinions sur Dieu et sur le monde.

Mais l'Ancien Testament ne rend pas seulement témoignage des merveilles accomplies par Dieu dans son peuple. Il annonce par ses *prophètes* des merveilles que Dieu accomplira à la fin des temps et qui seront à la fois semblables et plus divines. Pascal recueille ces témoignages : « Que Dieu fera une Nouvelle Alliance par le Messie et que l'Ancienne sera rejetée, *Jér.*, XXXI, 31. Que les anciennes choses seront oubliées, *Is.*, XLIII, 18. Que ces sacrifices seraient rejetés et d'autres sacrifices purs établis, *Malach.*, I, 11 » (610). Tout ceci a été annoncé et reste encore annoncé par un peuple vivant, le peuple juif, qui rend toujours témoignage de ces promesses.

Or, ces promesses, elles ont été *accomplies en Jésus-Christ*. Les Juifs ne l'ont pas reconnu, parce qu'ils attendaient une réalisation charnelle, dans des grandeurs de corps et de puissance. Mais précisément les prophètes avaient annoncé que l'accomplissement des prophéties serait spirituel. En Jésus-Christ nous contemplons en fait l'accomplissement de ces prophéties, c'est-à-dire à la fois la

continuation des actions de Dieu dans l'ancien peuple et leur dépassement. Il y a une perpétuité, une continuité. Et en même temps il y a une discontinuité, une promotion. En Jésus-Christ se manifestent les mêmes choses : l'alliance, la présence, la libération, la révélation. Et en même temps ces choses sont plus spirituelles et donc conformes à ce que les prophètes avaient annoncé : « La mer Rouge image de la rédemption. » La liturgie, les Pères, toute la foi éclate ici.

Jésus-Christ n'apparaît pas comme un fait isolé. Il apparaît comme le *centre d'une économie* qui couvre la totalité de l'histoire. Par un renversement étonnant, au niveau de Jésus-Christ la totalité de l'histoire s'*organise* et prend un sens, où il se découvre qu'elle est un *dessein* et que ce dessein est la réalité, c'est-à-dire ce qu'est réellement l'homme, et que la connaissance de ce dessein nous est donnée par Jésus-Christ, c'est-à-dire que Jésus-Christ nous introduit à la vérité tout court, c'est-à-dire à ce qui est ultimement et dont il est clair que la géométrie d'abord, la finesse ensuite ne nous faisaient atteindre que la surface. Jésus-Christ nous introduit au cœur. Le cœur de l'homme accède au cœur du réel. Enfin est atteint l'arrière ultime, où la foi saisit la vérité.

Le mot *vérité* revient ici une dernière fois dans la langue de Pascal. Mais ce n'est plus au sens que les philosophes donnent au mot, mais à celui que lui donne l'Écriture et singulièrement Jésus-Christ. « Jésus-Christ, *via, veritas.* » La vérité est la réalité, l'accomplissement des figures, c'est-à-dire *la fidélité de Dieu à lui-même*, la promesse tenue : « La figure a subsisté jusqu'à la vérité » (646). « Eucharistie après Cène : vérité après figure. » « *Jésus-Christ est venu ôter les figures pour mettre la vérité* » (666). Nous sommes ici dans le monde de la réalité qui est l'histoire. Cette réalité a son accomplissement en Jésus-Christ. Il est la réalité des choses espérées. En lui Dieu s'est donné à l'homme. Et c'est pourquoi c'est en lui que Pascal rencontre Dieu.

Mais Jésus-Christ ne nous apporte pas la vérité seulement dans l'ordre propre qui est le sien et qui est la destinée divine, c'est-à-dire la destinée ultime de l'homme. *C'est aussi par lui que les autres vérités sont sauvées.* Car hors de Jésus-Christ, nous l'avons dit, il n'y avait dans l'ordre de l'esprit que des certitudes incertaines, que des ambiguïtés ambiguës. Même l'évidence des principes premiers de la géométrie que le cœur percevait était à la merci d'une ultime instance, car « ce sentiment naturel n'est pas une

preuve convaincante de leur vérité, puisque, n'y ayant point de certitude hors la foi si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains selon notre originel ».

Le doute atteignait sa suprême limite, son effrayante limite. Mais ce doute est levé par Jésus-Christ. En effet Jésus-Christ m'apprend que Dieu est amour et qu'il m'a créé par amour. Il m'assure donc de la bonté de ma nature que le péché avait faussée. Il m'assure à la fois des contenus de mon intelligence, en les corrigeant par la révélation, et du fondement de mon intelligence, en en garantissant la légitimité. Aussi est-ce dans la lumière de Jésus-Christ que l'intelligence s'épanouit, même au niveau des certitudes naturelles. Et il est vrai que c'est dans *la lumière de la révélation* que *l'intelligence* a découvert les vérités qu'elle aurait pu atteindre d'elle-même, mais qu'en fait elle n'avait jamais atteintes. Ceci n'est pas nier la valeur de la raison. Mais c'est dire, ce qui est l'évidence, que c'est par la révélation que la raison saisit avec certitude ce qui lui restait toujours douteux.

L'intelligence ne saurait être qu'en état de déchéance ou en état de rédemption. Le monde de l'erreur était celui de l'intelligence déchu, celui de la vérité est l'état de l'intelligence sauvée. Pascal nous décrit cette rédemption de l'intelligence. Il n'y a en lui aucune aliénation des valeurs de l'homme. Simplement il pense que c'est dans la grâce de la foi non seulement que l'intelligence s'ouvre à des perspectives divines, mais encore s'accomplit dans son ordre même et ainsi à tous égards atteint cette vérité pour laquelle elle a été créée et qui l'éclairera éternellement. C'est pour nous l'avoir montré, par son serviteur Pascal, que nous glorifions Dieu ce soir.